

De l'ancienneté de Hariharālaya Une inscription préangkorienne opportune à Bakong

Christophe POTTIER & Dominique SOUTIF*

Deux fragments provenant probablement d'une même inscription préangkorienne, enregistrée par le programme de *Corpus des inscriptions khmères* sous le numéro K. 1278, ont récemment été découverts, de façon assez fortuite, à Bakong, temple central de l'ancienne capitale de Hariharālaya, dans le district actuel de Roluos au sud-est d'Angkor. Plusieurs vestiges rattachés à la période préangkorienne avaient déjà été signalés et étudiés à Roluos (Stern 1938), mais ces deux blocs inscrits revêtent une importance toute particulière puisque des critères paléographiques suggèrent qu'il s'agit d'une, sinon de la plus ancienne inscription de la région d'Angkor. Au-delà de la valeur lexicale de son texte, l'inscription présente donc l'intérêt majeur de confirmer opportunément que la région était occupée à haute époque, ce que les recherches archéologiques menées ces dix dernières années à Roluos ont depuis peu souligné tout en révélant la complexité chronologique et spatiale de nombreuses installations. Elle illustre aussi la difficulté de retrouver trace des premières installations brahmaniques à Roluos et, plus globalement, dans la région angkorienne, celles-ci ayant été largement détruites lors des importants aménagements ultérieurs.

Une fois précisées les circonstances de cette découverte, nous présenterons les deux fragments inscrits, leur contenu et leur provenance possible, tant à l'origine que dans le cadre de leur réemploi, avant d'en donner une transcription et une traduction. Nous reviendrons ensuite sur la nature des autres réemplois et des témoignages d'états antérieurs identifiables à Bakong et dans ses environs immédiats, en insistant sur ce qu'ils impliquent pour la compréhension chronologique de l'ancienne capitale de Hariharālaya.

* Tous deux maîtres de conférences à l'École française d'Extrême-Orient.

Deux fragments pour une inscription

Le premier des deux fragments inscrits a été découvert en 2005 dans les ruines de la tour périphérique n° 19 du Prasat Bakong¹ (cf. fig. 1 et 2) par les archéologues Tan Sophal et Saray Kimhuol, responsables du site de Roluos pour l'Autorité pour la protection du site et l'aménagement de la région d'Angkor (APSARA). Il est déposé le 6 décembre 2005 dans les bureaux d'APSARA à Siem Reap en même temps qu'un ensemble de fragments sculptés provenant de divers sites de Roluos. Puis ce bloc est transféré en 2009 dans les réserves du musée Preah Norodom Sihanouk (Siem Reap) quand celui-ci devient le dépôt archéologique privilégié de l'APSARA. C'est là qu'il est repéré par le premier auteur de cet article le 5 septembre 2009. Une prospection² est alors réalisée avec Tan Sophal et Saray Kimhuol le 14 octobre 2009, pour vérifier en particulier que le fragment inscrit provient bien de la tour n° 19 et non d'une des tours voisines. Cette visite de terrain amène à la découverte par le second auteur d'un autre bloc inscrit, situé au niveau de la porte de la même tour n° 19. Bien que la tour ait été défrichée par la suite afin de faciliter l'examen des blocs de grès qu'elle comporte, aucun autre fragment de cette inscription n'a pu être identifié. Les deux fragments inscrits sont aujourd'hui conservés au musée Preah Norodom Sihanouk et inventoriés sous les numéros NSAM.2011.331 (grand fragment) et NSAM.2011.332.

En grès gris, beige en surface dans le cas du second, ces fragments mesurent³ respectivement 68 x 32,5 x 13 cm et 27 x 31 x 16 cm. Les différences d'épaisseur et de couleur incitent d'abord à penser qu'il s'agit là de deux inscriptions différentes. Pourtant, la similarité du lit supérieur de la pierre au niveau des parties inscrites des deux blocs indique qu'il s'agit bien de la même pièce. Leur examen spectrométrique réalisé en 2012 par Christian Fischer de l'université de Californie à Los Angeles a montré que les deux fragments présentent une même signature spectrale et confirme que le grès est identique, suggérant qu'ils font bien partie de la même pièce. Nous verrons que le texte et l'écri-

1. Rappelons qu'une vingtaine de sanctuaires de briques et de grès se répartissent dans la troisième enceinte (enceinte extérieure) de Bakong. Présents dans la description de Lunet de Lajonnière (1911, p. 265-269 et fig. 77), ces sanctuaires ont été dégagés, relevés et décrits en 1943 et 1944 par Maurice Glaize, qui les a numérotés de 1 à 20 – à l'exclusion des vestiges situés aux angles – dans un sens senestre en partant du sanctuaire situé au sud-ouest du gopura occidental de la seconde enceinte. Nous avons conservé cette numérotation, aussi peu pratique et incohérente soit-elle : outre que le sanctuaire n° 2 comporte deux vestiges d'édifices sous un seul numéro (alors que les tours nos 12, 13 et 14 sont groupées), il devrait logiquement y avoir le numéro 1 si l'on observe les sanctuaires symétriques au nord de la chaussée ouest. Précisons donc que le sanctuaire n° 19, qui nous préoccupe principalement ici, est situé à environ 80 m au nord-ouest du gopura ouest de la seconde enceinte. Son dégagement de juin à août 1944 avait révélé, sous un tertre informe peu important, l'existence d'une tour de briques ouverte à l'est dont la cella mesurait 2,90 m de profondeur pour 2,64 m de largeur. Maurice Glaize signale sur la face orientale « un perron de grès à deux marches en accolade [et] sur la face Nord, une fausse-porte en briques et [un] perron avec marche de départ en accolade [...], des pierres d'angle de corniche [et] les débris d'un piédestal ». (Glaize 1937-1944 ; plan CA_2017 joint au rapport d'octobre 1944).

2. Les auteurs tiennent à remercier Ly Vanna (ancien directeur du musée Preah Norodom Sihanouk), An Sopheap et Tan Sophal (APSARA) pour leur entière collaboration, Vân Sary au centre EFEO de Siem Reap pour sa contribution permanente et dévouée à nos investigations ainsi que pour ses estampages, Christian Fischer de l'université de Californie à Los Angeles pour l'examen des blocs qu'il a gracieusement réalisés, et Samantha Lafont pour le relevé et les illustrations des blocs inscrits.

3. Hauteur x largeur x épaisseur.

ture permettent également de penser qu'ils proviennent d'un même bloc. La différence de couleur est donc probablement liée à des conditions différentes d'enfouissement et d'exposition aux intempéries. Quant à la différence d'épaisseur des blocs, elle s'explique par la retaille dont ils ont fait l'objet (cf. fig. 3). En effet, il ne s'agit pas là de fragments d'une ou de plusieurs inscriptions brisées, mais bien de deux blocs retaillés et utilisés en réemploi dans la tour n° 19, probablement dans la maçonnerie de sa porterie orientale⁴.

Les deux fragments sont en khmer préangkorien. Le premier comporte la fin de 15 lignes, dont deux – la première et la dernière – sont largement détruites. Les restes de trois lignes sont conservés sur le deuxième bloc. La première ligne est, là encore, presque entièrement détruite. Cette fois, c'est le début des deux dernières lignes qui est conservé. Étant donné l'espace laissé après la dernière ligne inscrite, il s'agit manifestement de la fin de l'inscription.

Le texte consiste en une énumération de biens, et commémore des donations effectuées à la, ou aux divinités d'un sanctuaire. Les quatre premières lignes lisibles du premier fragment sont consacrées à une liste de servantes ; il y a tout lieu de penser que c'était également le cas de la première ligne⁵. La sixième rapporte une donation de rizières dont la contenance est estimée en *vamrah*, unité de mesure dont on ne connaît qu'une seule occurrence, elle aussi préangkorienne, dans l'inscription K. 926 (l. 10 ; 624 A.D. ; *IC V*, p. 21). À ce sujet, George Cœdès notait : « J'interprète *vamrah* comme un dérivé de *vroh*, "semer à la volée, volée", qui sert régulièrement à mesurer la contenance des rizières » (*op. cit.*, p. 22, n. 1). Malheureusement, cette unité de mesure est difficile à évaluer car nous ne savons si elle correspondait à une volée proprement dite et donc à une poignée de grains de riz ou, par exemple, au contenant dans lequel ces volées étaient puisées⁶.

Le texte se poursuit par une énumération d'objets de culte (l. 7-10), suivie de prescriptions de fournitures de riz pour le sacrifice aux dieux (l. 10-12). Enfin, vient une seconde liste d'objets de culte (l. 13-15) qui semble se poursuivre – et s'achève – sur le second fragment.

4. Une inscription en réemploi (K. 808) a été découverte dans un contexte analogue et très proche par Georges Trouvé en octobre 1934. Elle était gravée sur l'envers d'une dalle de grès (66 x 39 x 8,5 cm, retrouvée en plusieurs fragments) qui avait été entaillée pour recevoir la base de la colonnette décorative Nord du sanctuaire intermédiaire B du Prasat Olok, situé à moins de 700 m à l'ouest de la tour n° 19 de Bakong (Trouvé 1934-1935, rapport du mois d'octobre 1934). L'utilisation de dalles de petites dimensions est courante dans les sanctuaires de l'époque, pour constituer des éléments de pavement (internes et externes tels qu'à Olok), de parement (d'échiffres) ou même d'assise (placés par exemple sous les extrémités latérales de linteaux décoratifs), sans évoquer les éléments de grès positionnés dans les angles de corniche qui font l'objet d'une taille spéciale. Dans le cas de la tour n° 19, étant donné le nombre limité d'éléments en grès du sanctuaire observés par M. Glaize, il est très probable que les fragments proviennent d'un pillage récent de l'emmarchement oriental dégagé en 1944, et plus précisément, si l'on considère que le seuil était déjà absent du niveau intermédiaire du perron, sous la marche en accolade haute.

5. Cf. n. 8.

6. L'équivalent moderne de *vroh*, វ្រូង /prōəh/ connaît bien un dérivé វ្រូង្រ /pōŋrōəh/, qui signifie : « fait de semer à la volée ; semence que l'on a semée à la volée » (*VK*, s. v., p. 724 ; trad. Michel Antelme), mais ne correspond pas à une unité de mesure de contenance de rizière. Toutefois, selon Gérard Diffloth, l'utilisation de la gutturale *ŋ* plutôt que de la nasalisation *m* pourrait témoigner du fait que វ្រូង្រ est un dérivé moderne et non l'héritier direct du *vamrah* préangkorien (comm. pers., mai 2012). On notera d'ailleurs qu'on ne rencontre pas ce dérivé à l'époque angkorienne, où *vroh* est apparemment utilisé à sa place sous une forme nominale (cf. par ex. K. 817, l. 13 ; 1002-1003 A.D. ; *IC V*, p. 200).

Texte⁷

Premier fragment

- (1) ... [détruite⁸] (2) ... (ca) ru⁹ I ku dralai¹⁰ I yaśodharā¹¹ I kon· ku susā(h I)¹²
 (3) ... Cñ(ā/o) I ku 'amvau I 'on· jāl·¹³ I ku mañ·¹⁴ I ku vñau I (4) ... (t)· sin· I k(u)

7. Édition fondée sur les clichés EFEO CIK_K1278_01 à 10 et sur les estampages EFEO n. 1839 à n. 1842, puis vérifiée sur la pierre.

8. Vraisemblablement une liste de *ku* : on distingue en effet les parties inférieures de trois longs jambages comportant la voyelle *u*, qui pourraient appartenir à des *ru*, mais que la suite du texte incite à interpréter comme des *ku*. Trois autres jambages pourraient être indifféremment lus *kV*, *rV*, ou comme une des formes de la voyelle dépendante *u*.

9. ... (ca) *ru* : si la lecture *ca* est correcte, le seul anthroponyme attesté qui pourrait convenir est *ranoca ru*, qui est attribué à des *ku* dans les inscriptions K. 66 A (l. 11 ; vi-vii^e s. A.D. ; IC II, p. 52) et K. 430 (l. 9 ; vi-vii^e s. A.D. ; IC VI, p. 44). G. Cœdès proposait la lecture *ranocarū*, mais nous avons préféré adopter ici le découpage proposé par Saveros Pou et Philip N. Jenner (Pou 2004, s. v., p. 393 : *ranoc*, « qui éteint, détruit. Obscur, foncé » ; *ru ifc.*, « ayant l'air, paraissant », *op. cit.*, s. v., p. 403 et *DPAK*, s. v., p. 284, 396, « fair waning moon »). On rencontre également les variantes *ku nocca rū* (K. 137, l. 16, 24, 26 ; vi-vii^e s. A.D. ; IC II, p. 116 : *ku noccarū*), *ku nocca ru* (K. 149, l. 18 ; vi-vii^e s. A.D. ; IC IV, p. 29 : *ku noc caru*) et *ku ranoca rūm* (K. 502, l. 5 ; vi-vii^e s. A.D. ; Cœdès 1924, p. 355 : *kurañocarūm* ; P. N. Jenner ne note pas l'*anusvāra*, mais il est bien lisible sur l'estampage EFEO n. 1364). On notera que bien que non datées, ces inscriptions, dont l'écriture présente une évidente parenté avec celle de K. 1278, ont toutes été attribuées par G. Cœdès au vi^e siècle de l'ère *śaka* (IC VIII, p. 87, 97, 99, 149, 159).

10. *Dralai*, qui apparaît également à la ligne 4, a été relevé dans trois autres inscriptions. Les deux premières proviennent de Preah Kô : il s'agit d'abord d'un toponyme (*sre travāñ dralai* ; K. 313, N, l. 7 ; 879-880 A.D. ; NIC II-III, p. 36) et dans l'autre cas du nom d'un jeune garçon (*sī rat (d)ralai* ; K. 318, S, l. 27 ; 879-880 A.D. ; estampage EFEO n. 1248). Enfin, il apparaît également dans l'inscription K. 904, qui provient du Baray occidental (face A, l. 26 ; 713 A.D. ; IC IV, p. 59). On notera d'ailleurs que la lecture de G. Cœdès *vralai* est erronée. À cela il faut ajouter une unique occurrence de *dralay*, équivalent possible de *dralai*, lequel apparaît dans l'inscription K. 915 qui provient de Bakong (*si dra(la)y* ; l. 13-14 ; ix-x^e s. A.D. ; Soutif 2009a, p. 440). *Dralai* n'est relevé ni dans le dictionnaire de S. Pou (2004), ni dans ceux de P. N. Jenner (2009a & b).

11. *Yaśodharā* : [[*ku*]] *yaśodharā*, vraisemblablement. À notre connaissance, *yaśodharā* n'apparaît comme anthroponyme que dans deux occurrences, d'abord à Preah Kô (*tai yaśodharā* ; K. 315, N, l. 14 ; 879-880 A.D. ; NIC II-III, p. 44), puis à Lolei (*tai yaśodharā* ; K. 327, N, l. 7 ; ix-x^e s. A.D. ; Soutif 2009a, p. 482). On notera que les occurrences d'anthroponymes sont souvent relevées dans des inscriptions provenant – comme K. 1278 – de la région de Roluos (cf. également *dralai*, n. 10). Cependant, il est vraisemblable que ceci soit surtout lié au fait que les plus grandes listes de serviteurs déchiffrées proviennent justement de cette région, en particulier de Preah Kô et de Lolei.

12. *Susā(h I)* : hapax. La lecture du *visarga* est pour le moins incertaine, et il serait peut-être plus prudent de noter *susā* {2}. Cependant, un point est parfaitement discernable entre l'*akṣara sā* et ce que nous avons interprété comme un *daṇḍa*.

13. *Jāl* : hapax.

14. *Mañ* : à propos de *mañ ~ māñ*, S. Pou note : « appellatif d'homme » et ajoute : « Ces inscr. proviennent du sud du Cambodge, et on a toujours pensé, avec grande vraisemblance, à une origine môn. Toutefois, étant donné l'alternance des voyelles Khm. *a, e, ya*, surtout en P.a., on pourrait dans certains cas y voir une alternance avec *meñ, myañ* “jeune” (q.v.). » (2004, s. v., p. 359). Cette définition suit les réflexions de G. Cœdès à propos de la liste de *kñuṃ rmañ ta si*, « serviteurs Môn s mâles » de l'inscription K. 76 (l. 2 ; vi-vii^e s. A.D. ; IC V, p. 8), puisqu'il notait : « Ce mot *rmañ* fait immédiatement songer à *rmeñ*, terme par lequel les Môn se désignent et qui est l'origine du pâli *rāmañña*. Or l'appellatif *māñ* [qui précède deux des anthroponymes cités, usage qu'on retrouve dans une liste de trois hommes dans l'inscription K. 46 (l. 6-7 ; vi-vii^e s. A.D. ; IC VI, p. 35)] semble confirmer cette interprétation. Il existe en effet en môn un mot *māñ* (prononciation moderne *main*) qui est employé dans l'expression *māñ blai* signifiant “jeune homme” et servant couramment à gloser le pâli *daraha*. Le mot *blai* correspondant à “jeune”, il est vraisemblable que *māñ*, qui n'est plus employé seul, signifiait “homme” » (IC V, p. 7).

tñā¹⁵ I ku yah¹⁶ I ku yuñ· I ku dralai I (5) ... [ku] krau¹⁷ I ku tmar· I ku 'aras· I ku yan·¹⁸ I ku 'asan·¹⁹ I (6) ... 60· sre 'ai cpot· vaṃrah· gi²⁰ 100 80 (7) ... makuṭa I tmo ta gi 7 tmo ta gi dālīma (6) (8) ... (si)ñhāsana· dhuvāy·²¹ I klas· I sanda(l)· (9) ... (II) carā danhu(m) I jagar· III ca(m)hoy· I (10) ... (s·) prak· II kapora(h)·²² prak· I satra vraḥ (11) ... [śivali]ṅga raṅko je I liḥ IIII camren· tñai (12) [vraḥ] ... 'or· IIII {4} IIII 'a[m]lo (rū(c/v)·)²³ I (13) ... (la)nt(r)ī I klas[·] kandin· I bhājana laṅgau (14) ... C(au) II tniṃ kñuṃ vraḥ (s)la pavitra saṃruk· I (15) ... (détruite)²⁴

Deuxième fragment

(1) {7} (Cṛ {1} kV CvV snV)... (2) dhātu I (ples·²⁵ I) karap· ch(a/o)t· II C(e/o)...
(3) māś· vra(jā)y·²⁶ II kaṅsa(tāla II ...)²⁷

Cette interprétation paraît satisfaisante dans les inscriptions K. 46 et K. 76, mais il faut toutefois signaler, selon Harry L. Shorto, que si, en môn littéraire, le terme *mañ* est attribué aux hommes, dans les inscriptions en môn ancien il est rencontré en tant que : « onomastic prefix applied to persons of rank of either sex » (Shorto 1971, p. 284). Ce qui est certain, c'est qu'en plus d'un « nom de titre d'origine môn », *mañ* était également employé comme ici en tant que « nom propre » (d'origine môn ?), usage qu'on retrouve pour les deux formes dans plusieurs occurrences et ce, indifféremment pour des hommes et des femmes (par ex. *ku mañ* : K. 127, l. 3 ; 683-684 A.D. ; IC II, p. 89 / *vā māñ* et *ku māñ* : K. 1247, B, l. 22, 25 ; VI-VII^e s. A.D. ; NIC II-III, p. 200. À ce sujet, cf. également LS, s. v., p. 450, 458 et DPAK, s. v., p. 358). Quoi qu'il en soit, l'inscription K. 1278 prouve que l'usage de ce terme ne se limite pas au sud du Cambodge et l'on notera que l'ensemble des occurrences relevées sont nettement préangkorienues et, plus précisément, peuvent même être attribués au VI^e ou au tout début du VII^e siècle de l'ère *śaka*.

15. *Tñā* : à ma connaissance, ce terme n'apparaissait jusqu'ici que dans l'inscription K. 1, dans le nom composé d'une servante, la *ku juñ tñā* (l. 11 ; VII^e s. A.D. ; IC VI, p. 29) ; au sujet de son interprétation, cf. LS, s. v., p. 291, Pou 2004, s. v., p. 223 et DPAK, s. v., p. 205.

16. *Yah* : hapax.

17. Un point et un *akṣara* – ce dernier appartenant sans doute à une consonne souscrite de la ligne précédente – sont visibles à gauche de la partie supérieure de la voyelle *au*.

18. *Yaṅ* : hapax ; ~ *yan* (cf. DPAK, s. v., p. 384) ?

19. *'asan* : ~ *'asanna* ? *'asanna* n'est attesté qu'une fois, comme nom de *ku*, dans l'inscription K. 502 (B, l. 5 ; VI-VII^e s. A.D. ; Cœdès 1924, p. 355).

20. On notera, dans cette seule occurrence, l'utilisation d'une forme particulièrement ancienne du *i*, formée d'une boucle au-dessus de l'*akṣara* retombant verticalement sur la gauche. Dans toutes les autres occurrences, le *i* est formé d'un simple cercle.

21. Ou *bubhāy* ?

22. *Kaporaḥ* : *kapor* ? Le *visarga* est incertain, mais le *virāma* plus encore.

23. Ce que nous lisons *ū* pourrait également correspondre à une consonne souscrite.

24. On ne distingue que la partie supérieure des caractères.

25. Hapax.

26. Hapax.

27. La lecture est incertaine. Le point gravé à la fin, en particulier, n'est peut-être qu'un éclat et non un signe de ponctuation, final ou non.

Traduction

Premier fragment

(1-5) [Liste de serviteurs incomplète : sont conservés les noms d'une femme âgée, 'on, de quinze femmes, *ku*, de cinq personnes dont le sexe et la classe d'âge ne sont pas précisés ou pour lesquelles l'information est perdue et d'un enfant de sexe féminin, *kon ku*].

(6) ... 60...²⁸ Rizière à Cpot²⁹ de 180 *vamrah*.

(7-10) ... 1 diadème [avec] 7 pierres dessus, [avec] 6 pierres *dālīma*³⁰ dessus³¹... siège de lion³². 1 *dhuvāy*³³ ; 1 pichet ; x support(s)... 2... ; 1 brûle-encens, 4 *jagar*³⁴ ;

28. Une rizière de 60 ou x60 [*vamrah*], probablement.

29. Toponyme inconnu par ailleurs.

30. En sanskrit, *dālīma* (= *dādīma*) désigne le « grenadier » et son fruit, la « grenade » (*DSF*, s. v., p. 303, 305). Dans ce contexte, il s'agit de pierres précieuses qui ornent un diadème. Il est alors tentant d'identifier ces gemmes au « rubis » ou au « grenat », non seulement pour leur ressemblance avec les graines de ce fruit, mais surtout parce que 𑀓𑀺𑀓𑀺𑀓𑀺 /tā-tīm/ existe toujours en khmer et que si 𑀓𑀺𑀓𑀺𑀓𑀺 /phlae tā-tīm/ désigne bien le fruit du grenadier, l'expression 𑀓𑀺𑀓𑀺𑀓𑀺𑀓𑀺 /thboonj tā-tīm/ désigne ces deux gemmes (Antelme & Bru-Nut 2001, s. v., p. 411, 737). Il est intéressant de noter que c'est la forme *dādīma* et non celle de notre inscription, *dālīma*, qui est conservée en khmer moderne.

31. Ou peut-être : « 1 diadème [avec] 7 pierres dessus, [dont] 6 pierres *dālīma* dessus ».

32. *siṅhāsana* : un « siège de lion » et donc un « trône ». En contexte cultuel, il est probable que ce terme désigne plus précisément un support, peut-être un piédestal pour la divinité. Certains traités indiens utilisent ce terme pour désigner un type particulier de support « muni de quatre lions (en guise de pieds) » (*Dīptāgama* 94.266cd-270ab, Barazer-Billoret, Dagens & Lefèvre 2009, p. 500). On notera que le nombre de piédestaux et le matériau ne sont pas précisés. Il n'est pas évident que cet « objet » fasse partie de la liste d'objets donnés : il est d'ailleurs séparé de la suite par un signe de ponctuation. Il est donc possible que le début de la phrase ait évoqué l'installation d'une divinité et de son piédestal avant de rapporter les objets et denrées qui lui étaient affectés, comme c'est apparemment le cas pour ce qui concerne le *siṅhāsana* de l'inscription K. 1245 (l. 3 ; 978-979 A.D. ; Soutif 2009a, p. 585-586). Dominic Goodall nous a signalé que ce composé peut également désigner un siège pour un maître spirituel dans certains traités, notamment dans le *Kīraṇatantra* (45.27), où le siège qu'on fabrique pour que le guru puisse s'asseoir après un repas est appelé *siṅhāsana*. On ne peut donc écarter l'hypothèse selon laquelle ce « trône » aurait été destiné à des hommes plutôt qu'à une divinité.

33. Hapax.

34. *Jagar* (~ *jagara*, *jagāra*) : dans son étude de l'inscription K. 1287, S. Pou note : « Nous avons ici la plus vieille mention de *jagar* en épigraphie. La dernière fois que je l'ai relevé c'est dans une inscription du XI^e siècle, comme objet rituel aussi (cf. *NIC* III, Stèle de O Smach, Ka. 18 [= K. 1198], p. 240-260). Dans l'impossibilité de l'identifier, j'ai alors suggéré une comparaison avec khm. moy. *chgar*, qui désigne une auge d'orfèvre (cf. *op. cit.*, p. 258, n. 10). Notre *jagar* est fait en feuilles de cuivre "ciselées", donc c'est une œuvre d'artisan, sinon d'orfèvre ; et de toute évidence c'est un récipient à usage cultuel, dont les futures recherches permettront certainement de mieux serrer la définition. » (l'inscription est publiée sous le numéro Ka 201 ; l. 11 ; *NIC* IV, p. 48-49 et 50, n. 8). Ce terme apparaît dans trois inscriptions angkoriennes. Dans l'inscription K. 313, il s'agissait d'un objet en cuivre (S, l. 13 : *jagar laṅgau I* ; 879-880 A.D. ; estampage EFEO n. 1245-S ; *NIC* II-III, p. 34 : *ja ----- laṅgau I*). L'inscription K. 947 en mentionne également deux en argent et un en bronze (A, l. 18, 24 ; IX-X^e s. A.D. ; Soutif 2009a, p. 536). Enfin, ce terme est relevé à quatre reprises dans les listes de biens de l'inscription K. 1198 (A, l. 34, 35, 37 ; X-XI^e s. A.D. ; *NIC* II-III, p. 246, 251). Si l'hypothèse de S. Pou est envisageable, une autre interprétation de ce terme proposée par P. N. Jenner doit pourtant être signalée ; il l'identifie en effet au sanskrit *jagara*, « armor, piece of armor, cuirass » (*DAK*, s. v., p. 151 ; *MW*, s. v., p. 408),

1 encensoir³⁵ ; ... 2... en argent ; 1 [récipient] à chaux en argent³⁶.

le type d'armure dont il est question restant à préciser. Enfin, la position de cet objet dans les listes de biens apporte un indice intéressant :

– K. 1278, l. 9 : *jagar* est placé entre un « brûle-encens », *carā danhum*, et un « encensoir », *camhoy* (cf. n. 35).

– K. 1287, l. 10-12 : *jagar* est placé entre un « brûle-encens », *cnār danhum*, et un « plateau », *thās* (NIC IV, p. 48).

– K. 313, S, l. 13 : *jagar* est placé après un « lotus », *padma*.

– K. 947, face A, l. 17-19 : deux *jagar* sont mentionnés entre une « louche », *'vek*, et un « couteau », *kampyat*.

– K. 947, face A, l. 23-25 : *jagar* est placé entre un « encensoir », *dhūpakarāna*, et un *vaivāy* (hapax, lecture incertaine).

– K. 1198, face A, l. 34 : *jagara* est placé entre un *trayvañ* (terme qui désigne une inflorescence de bananier et, dans ce contexte, sans doute un objet culturel de cette forme ; DAK, s. v., p. 212) et une « épée », *khan*.

– K. 1198, face A, l. 34 : *jagara* est placé entre un vase à eau pour les pieds, *pādyā*, et une « cruche à eau », *kamaṅḍalu*.

– K. 1198, face A, l. 35 : *jagāra* est placé entre un *trayvañ* et un « plateau », *svok*.

– K. 1198, face A, l. 36-37 : *jagara* est placé entre une aiguière, *kalaśa*, et un *trayvañ*.

Ces occurrences ne nous permettent malheureusement pas de trancher, mais deux détails méritent d'être relevés. En premier lieu, on constatera qu'hormis l'inscription la plus récente, seule l'orthographe *jagar* est utilisée ; il ne faut donc pas exclure la possibilité que *jagar* et *jagara* aient désigné deux objets différents à deux époques différentes. Par ailleurs, on notera que dans trois occurrences – les deux inscriptions préangkorienne et l'inscription K. 947 de la fin du IX^e siècle –, *jagar* est mentionné aux côtés d'« encensoir » et même entre deux types différents d'encensoirs dans le cas de l'inscription K. 1278. Ceci ne constitue naturellement pas la preuve que cet objet de culte était lié au rituel des fumigations, mais aidera peut-être, à terme, à l'identifier.

35. En plus des *carā dhanum* (angk. *cārā dhūpa*, « brûle-encens »), les khmers ont eu recours au terme *canhvay* (~ *canhvāy*, préangk. *canhoy* et ici, pour la première fois, *camhoy*) pour désigner des encensoirs. Ce terme a été identifié par G. Cœdès, qui a proposé de le faire correspondre au moderne *camhuy*, « cuire à la vapeur ». Suivant les conseils d'Au Chhieng, G. Cœdès proposa alors d'y voir une sorte de « brûle-parfum » (IC VI, p. 77, n. 55). S. Pou a rappelé depuis que *camhuy* dérive de *huy*, « s'élever en fumée », ce qui semble étayer l'hypothèse d'Au Chhieng (Pou 2004, s. v., p. 157). Une occurrence relevée dans l'inscription K. 258 A, va peut-être également dans ce sens (1096-1097 A.D. ; IC IV, p. 181, 198). En effet, à la ligne 65, G. Cœdès lisait *dravya ti jvan ta vrah* [...] *cañvā dhūpa 10*, qu'il traduisait « Biens offerts au dieu, 10 *cañva* à encens ». Or il nous semble que sa lecture *cañvā* doit être corrigée en *canvā* ou peut-être même *can(hv)ā*, mais l'estampage EFEO n. 376 encouragerait plutôt notre première lecture. Si c'est le cas et qu'on accepte d'y reconnaître une variante de *canhoy/canhvay*, alors cette expression confirmerait le lien de cet objet avec les fumigations. L'identification d'Au Chhieng et de G. Cœdès paraît donc vraisemblable ; il faut alors supposer que *carā/cārā danhum/dhūpa* et *canhvay* désignaient deux types différents d'encensoir, puisqu'on rencontre les deux dans l'inscription K. 1278 et dans l'inscription K. 669 (C, l. 21, 22 ; 973 A.D. ; IC I, p. 170, 184). Malheureusement, hormis le matériau (argent, bronze ; Soutif 2009a, p. 199, n. 349 et 350), nous ne disposons d'aucun indice concernant l'aspect de ces objets. Tout au plus peut-on supposer que l'un d'entre eux – le *cārā dhūpa* a priori – correspond aux encensoirs portatifs composés de récipients en forme de lotus reposant sur un piétement que forme une tige de lotus à double courbure, dont les extrémités sont prolongées par des bases constituées de pétales. Ces objets, dont plusieurs exemples sont connus au Cambodge (cf. par ex. Dalsheimer 2001, p. 258), sont d'un type bien attesté en Inde à date ancienne et d'ailleurs encore en usage aujourd'hui. L'autre terme pourrait correspondre aux encensoirs destinés à reposer sur le sol, sur un présentoir ou sur un autel, dont un exemple au moins est connu et conservé au musée Guimet (Baptiste & Zéphir 2008, p. 376 ; à ce sujet, cf. Soutif 2009a, p. 198-203 & ill. 76, p. XXXVII, ill. 79-80, p. XXXIX).

36. En khmer angkorien, on rencontre les termes *kapur* ~ *karpūra* et *kampur* ~ *kampura* ~ *kampūr* ~ *kampor* pour désigner la chaux (ou, peut-être, respectivement le camphre et la chaux ; cf. Pou 2004, s. v., p. 82, 85 et Jenner 2009a, s. v., p. 13, 26). Il pourrait s'agir là d'un récipient à chaux, élément indispensable à la préparation des chiques de bétel. Si c'est le cas, il s'agit de la première occurrence préangkorienne d'un terme désignant cet ingrédient.

(10-12) Sacrifice au dieu... Śivaliṅga : 1 *je*, 5 liḥ de riz décortiqué ; cérémonie du jour du dieu... 1 ... noix d'arec³⁷...

(13-15) 1 pichet [de type] *kandin*³⁸ ; x plats en cuivre ; ... ornements des serviteurs du dieu ; 1 *sla pavitra*³⁹ gravé(e) en repoussé...

Deuxième fragment

(1-3) 1 ... *dhātu*⁴⁰ 1 *ples*⁴¹ ; 2 enveloppes de *ch(a/o)t*⁴²... ; 2 ... en or *vra(jā)y*⁴³ ; 2 cymbales en cuivre.

Lexique et paléographie

Avant d'aborder le problème de la datation de cette inscription, on relèvera son intérêt lexical ; l'analyse du vocabulaire – en particulier du vocabulaire relatif aux objets de culte – est exposée en note. Cependant, la quatrième partie du texte (l. 10-12) mérite d'être présentée plus en détail pour deux raisons. En premier lieu, si la restitution proposée pour le début de la ligne 11, [*śivali*]ṅga, est correcte, ce passage nous permet de connaître l'obédience du sanctuaire dont cette inscription commémorait la dotation, ou en tout cas d'une des divinités qu'il accueillait. Par ailleurs, nous avons peut-être là une indication concernant la largeur du bloc avant son réemploi. On retiendra deux possibilités. Le fait que la ligne 10 s'achève par l'expression *satra vraḥ* permet d'abord de proposer une formulation simple : *satra vraḥ śivaliṅga*, « sacrifice du vénérable Śivaliṅga », dont on retrouve un équivalent par exemple dans l'inscription K. 726 (*satra vraḥ svayambhu*, face C, l. 3 ; VII-VIII^e s. A.D. ; IC V, p. 75). Ceci impliquerait que seuls deux *akṣara*, *śiva*, et une partie d'un troisième, *li*, aient été détruits. Même en ajoutant une marge de part et d'autre du texte, la largeur du bloc d'origine n'excéderait pas 40 cm et il faudrait supposer que le petit fragment était placé en grande partie sous le grand (cf. fig. 4 gauche). Une autre possibilité serait de considérer que l'inscription d'origine

37. Le terme *rū(c/v)*, dont la lecture est très incertaine, pourrait correspondre à une unité de mesure non identifiée.

38. *Kandin* existe encore en khmer moderne et désigne une « “jarre de petite taille, à grosse panse et petite ouverture”, utilisée pour l'alcool ou la sauce de poisson » (Pou 1984, s. v., p. 102).

39. *Sla pavitra* : cet objet « gravé(e) en repoussé » (*saṃruk*) est difficile à identifier, et l'on ne peut même pas savoir s'il appartient aux « parures des serviteurs du dieu », *tniṃ kñuṃ vraḥ* pouvant en effet correspondre à l'en-tête d'une liste. *Pavitra* désigne en sanskrit un « moyen de purification », un « filtre » ; on pourrait penser à un objet lié aux ondolements de la divinité (cf. Soutif 2009b, p. 28).

40. *Dhātu* : en sanskrit ce terme désigne, entre autres, un « matériau », un « minéral », un « métal » (*DSF*, s. v., p. 340). Étant donné sa place dans cette liste, on peut se demander s'il ne désignait pas en khmer un matériau particulier, mais les lacunes interdisent de s'en assurer. La seule autre occurrence est relevée dans l'inscription K. 70, où il semble bien prendre un sens très général : *mās prak dhātu ta dai ti tamryya*, « or, argent et autres métaux, éléphants » (face B, l. 5 ; IX-X^e s. A.D. ; IC II, p. 60, 61). On notera qu'en khmer moderne, *dhātu* désigne une relique, sens qu'il a hérité du pāli.

41. Hapax.

42. *Ch(a/o)t* : si la lecture correcte est *chat*, il s'agit d'un hapax. *Chat* désignerait un parasol, mais dans ce cas, il est difficile de déterminer à quoi correspond cette « enveloppe de parasol ».

43. Hapax.

fut découpée en deux dans le sens de la longueur, le petit fragment correspondant alors à la partie inférieure du côté droit du bloc (cf. fig. 4 droite). Il faudrait en ce cas restituer une formulation plus longue, *satra vraḥ* (11) *kamratāñ 'añ śivaliṅga*, par exemple. La largeur du bloc serait alors de 65 cm environ. Si l'on considère les dimensions d'autres piédroits contemporains⁴⁴, ces deux mesures sont vraisemblables. Cependant, le nombre de caractères à restituer inciterait plutôt à privilégier la seconde hypothèse, étant donné le nombre de caractères conservés sur le petit fragment⁴⁵.

Ce qui nous reste de ce texte ne comportant ni date, ni nom de dignitaire, nous ne pouvons proposer, pour sa datation, qu'une estimation paléographique ; encore celle-ci est-elle également problématique. En effet, le découpage proposé ci-dessus ne répond pas uniquement à des changements de catégorie de biens, mais également à des changements de main, ou en tout cas de soin accordé à la calligraphie (cf. fig. 1 et 2). Le premier fragment ne comporte pas moins de trois types d'écriture, tous préangkoriens. Ainsi l'écriture des deux premières parties est homogène et se compose d'*akṣara* très allongés et soigneusement calligraphiés, mais le deuxième changement de thème s'accompagne d'un changement de graphie : les caractères de cette troisième partie sont moins allongés, leur tracé plus hésitant et leur forme sensiblement simplifiée. L'haste centrale du *ka*, par exemple, est le plus souvent de la même longueur que les autres et ne descend plus pour remonter en boucle. Un changement similaire se reproduit au niveau du passage à la quatrième partie et concerne les six dernières lignes ainsi que le second fragment ; c'est du reste ce qui permet, d'un point de vue paléographique, de supposer que ce deuxième fragment, qui rapporte également une liste de biens, appartenait bien à la même inscription. Là encore, bien que toujours préangkorienne si l'on s'en tient par exemple à la forme des *ra* à double haste, l'écriture change nettement. Elle est encore moins soignée que dans la troisième partie et se transforme en une sorte de cursive très maladroite.

Les variations d'écriture du premier bloc sont difficiles à expliquer car les transitions entre les différentes parties nous échappent un peu. La perte du texte entre la deuxième et la troisième partie, en particulier, interdit malheureusement de déterminer si ce changement témoigne d'une donation tardive ajoutée par un autre scribe à la suite d'une inscription plus ancienne, ou encore de circonstances ayant poussé le sculpteur à accélérer et « bâcler » sa tâche⁴⁶. La première hypothèse nous paraît cependant plus vraisemblable étant donné l'importance du changement de style. La qualité de la calligraphie de la première partie laisse supposer qu'un artisan de talent se trouvait sur place, ce qui est logique si la donation correspond à une dotation de la divinité au moment de la fondation du sanctuaire. L'articulation du texte aurait également pu nous permettre d'expliquer la présence de deux listes de biens. Là encore, deux hypothèses sont envisageables : une

44. Par exemple, le piédroit inscrit de Prasat Prei Prasat (K. 688 ; 719 A.D.) mesure 46 cm et celui qui porte l'inscription K. 604 (Sambor Prei Kuk ; 627-628 A.D.), 60 cm.

45. Comme on l'a dit, on considère ici que les deux fragments proviennent du même bloc, mais on ne peut toutefois écarter avec certitude l'hypothèse selon laquelle il s'agissait d'une même inscription se poursuivant sur deux piédroits.

46. On rencontre le même phénomène de changements d'écriture dans d'autres inscriptions. C'est le cas par exemple de K. 1198, dans laquelle l'écriture va se dégradant progressivement (estampage EFEO n. 1654). Les différentes parties de ce texte fonctionnent pourtant clairement ensemble, la partie khmère énumérant les donations effectuées en faveur des divinités dont l'installation est commémorée dans la partie sanskrite. De plus, le choix d'une stèle de si grandes dimensions (208 x 90 x 17 cm) ne s'explique que par la longueur de la partie khmère.

nouvelle donation effectuée à la même divinité ou une donation effectuée en faveur d'une seconde divinité. Il n'est malheureusement pas possible de trancher.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ce texte est non seulement préangkorien, mais sa première partie – dont l'écriture est la plus caractéristique – peut raisonnablement être attribuée aux VI-VII^e siècles de notre ère. L'utilisation de caractères très allongés inciterait à la rattacher aux périodes les plus anciennes, mais il faut rester prudent, tant il est vrai que l'écriture évolue assez lentement à l'époque préangkorienne, en particulier l'écriture plutôt formelle utilisée dans les deux premières parties. De plus, son évolution est fonction de la provenance (et, sans doute, on le sait, de l'âge du scribe). Ainsi le *la* « enroulé » typique des plus anciennes épigraphes, qui n'est pas utilisé dans K. 1278, disparaît assez tôt ; on le retrouve pourtant dans l'inscription K. 341 de Prasat Neak Buos, datée de 674 A.D. (estampage EFEO n. 766). Dans le même ordre d'idée, le fait que le *ka* à longue haste du début de K. 1278 ne soit pas utilisé à la fin ne permet pas d'affirmer que les dernières parties sont nettement postérieures, car l'écriture cursive est souvent simplifiée, évolue plus vite que l'écriture formelle et constitue sans doute un facteur important d'évolution de l'alphabet khmer. Il ressort cependant que cette nouvelle inscription de Bakong demeure l'une des plus anciennes inscriptions de la région d'Angkor ; elle est comparable, sinon même antérieure, aux très rares épigraphes de cette époque qui y ont été retrouvées, telles K. 922 en réemploi au Mebon occidental, K. 749 à Ak Yum⁴⁷ (portant le millésime de 59[6] *śaka*, soit 674 A.D.⁴⁸) ou encore K. 808 en réemploi au Prasat Olok voisin et K. 807 à Prasat Prei (millésime de 641 *śaka*, soit 719-720 A.D.)⁴⁹.

Les réemplois à Bakong ?

La découverte de cette nouvelle inscription offre l'opportunité de s'interroger sur l'occupation de la région avant la réalisation du Bakong. On peut en premier lieu revenir brièvement sur la série de réemplois et de traces de modifications qui parsèment le temple de Bakong. Certes, depuis les travaux de dégagement et de restauration réalisés sous la direction de Maurice Glaize de 1937 à 1944, on sait que la tour centrale, reconstruite au sommet de la pyramide, constitue un ajout majeur dont le style situe l'édification au milieu du XII^e siècle (Glaize 1937 et 1942 ; Boisselier 1952). Mais on connaît aussi d'autres traces, moins spectaculaires, qui témoignent de modifications substantielles et qui ne sont pas toutes postérieures à l'érection du temple attribuée à Indravarman I^{er} et datée de 881 A.D.

47. Les inscriptions des piédroits d'Ak Yum sont considérées depuis leur découverte comme étant en réemploi, et à ce titre, elles n'ont pas été retenues pour la datation de ce temple (*IC V*, p. 57 ; Bruguier 1994, p. 282). Dans le cadre des travaux récents de la Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien (MAFKATA), un réexamen de l'édifice nous a conduits à reconsidérer la nature des modifications architecturales du sanctuaire central, et à associer la modification des piédroits à la modification du soubassement. Certes, « on ne peut certifier [si les piédroits inscrits] appartenaient au sanctuaire central primitif » comme l'indiquait Trouvé (1934-1935, rapport du mois de mars 1935) ; il paraît cependant très probable que cela soit le cas, en particulier pour K. 749, gravée sur le piédroit Sud de la porte orientale du sanctuaire central, ne serait-ce que parce que l'inscription relate des offrandes à une divinité rarement mentionnée dans l'épigraphie, Gambhīreśvara, dont le culte est encore bien attesté à Ak Yum au XI^e siècle par l'inscription K. 752.

48. Sur le millésime, cf. Billard & Eade 2006, p. 401.

49. Signalons aussi, bien que plus éloignée et située à plus de 55 km au Sud-Est, l'inscription K. 818 du Prasat Khleang. En revanche, on ne possède pas assez d'informations pour évoquer ici les neuf fragments de schiste inscrits réunis sous le numéro K. 729 et provenant du Phnom Bakheng, quoique G. Cœdès en attribue l'écriture au VI^e siècle *śaka* (*IC VIII* ; Jacques 2006, p. 26).

sur la base de la stèle K. 826 dite « de fondation du temple », laquelle fut découverte par Georges Trouvé en 1935 (Cœdès 1937, p. 31-36). On a déjà eu l'occasion d'interroger la chronologie monumentale établie sur les bases épigraphiques à Roluos (Pottier 1996), qui constitue un des éléments fondateurs de l'histoire monumentale d'Angkor. On a également eu le loisir de montrer, à partir de l'exemple-clé de Preah Kô, qui a donné son nom au premier style de la période angkorienne, une des limites de l'emploi de groupements stylistiques homogènes en y révélant un ensemble architectural hétérogène constitué de modifications et de reprises de diverses époques (Pottier & Luján-Lunsford 2005). On développera ailleurs le détail des modifications en partie comparables qu'on a observées à Bakong et qui témoignent de modifications de nombreuses structures après le règne d'Indravarman I^{er} (tour centrale bien sûr, mais aussi bas-reliefs de la pyramide, tours orientales et triades vishnouites identifiées en tant qu'Umāgangāpatīśvara, stucage...) durant son règne (parement de la pyramide et des bases des tours orientales, gopura...) et avant son règne (bases des tours de briques...). Dans l'ensemble, ces modifications témoignent certes de l'histoire complexe de ce temple et de la continuité des cultes qui y sont rendus. Mais elles sont souvent difficilement datables et, comme la découverte fortuite de quelques éléments probablement préangkorien⁵⁰, ne nous informent pas directement sur l'existence des occupations antérieures à la réalisation de ce vaste projet qu'a constitué la construction du Bakong primitif.

En complément d'une approche architecturale, les travaux archéologiques menés depuis 2004 à Roluos dans le cadre de la Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien⁵¹ (MAFKATA) (Pottier *et al.* 2004-2009) ont permis de recueillir un ensemble d'informations de premier ordre pour comprendre et dater l'installation du Bakong et son occupation. On doit préciser que ces opérations archéologiques ont concerné plusieurs sites de la région de Roluos car elles avaient pour objectif d'étudier une conception 'ouverte' de l'urbanisme (Pottier 1999, p. 149-169). Elles s'attachaient notamment à reconsidérer la compréhension de la structuration urbaine de la capitale de Hariharālaya, en mettant en évidence la présence d'une dualité hiérarchisée des centres de pouvoirs : d'un côté, le temple pyramidal du Bakong, centre religieux monumental géométrique, et de l'autre, le siège du pouvoir royal avec la localisation du palais royal à Prei Monti (Pottier, Desbat, Dupoizat & Bolle 2012). Outre l'étude de l'articulation de ces deux éléments urbains générateurs, les fouilles ont aussi concerné plusieurs sites secondaires de Roluos, dont celui de Trapeang Phong, qui illustre un aspect complémentaire de l'urbanisme ouvert des premières capitales angkoriennes, que caractérise un semis d'installations périphériques qualifiées de 'villageoises', lesquelles présentent une concentration de terre-pleins d'habitats souvent associés à des sanctuaires plus modestes, dont nombre de fondations privées (Pottier & Bolle 2009).

Pour ce qui concerne le Bakong, les fouilles qui y ont été menées de 2004 à 2007 ont confirmé l'existence d'un plan d'ensemble originel, incluant la totalité des douves et des

50. Un petit *liṅga*-massue de grès (hauteur 14 cm ; largeur 5 cm au sommet ; 3,5 cm à la base) provenant des dégagements de la partie orientale de la première enceinte de Bakong en juin 1942 est inventorié sous le n° 3392 au dépôt de la conservation d'Angkor. Il n'a pas été retrouvé lors de l'inventaire réalisé par l'EFEO dans les années 1990.

51. Financée par la commission archéologique du ministère des Affaires étrangères et du Développement international ainsi que par l'EFEO, cette mission est menée depuis 1999 en étroite collaboration avec l'APSARA. Placée sous la direction du premier auteur de cet article, elle a bénéficié de la participation du second auteur de 2005 à 2007.

enceintes, qui fut mis en œuvre de manière synchrone durant la seconde moitié du VIII^e siècle, soit bien avant le règne d'Indravarman I^{er}, et peut-être même avant le passage de Jayavarman II (Pottier, Bolle, Desbat *et al.* 2008 ; Pottier, Bolle, Desbat *et al.* 2009, p. 68-76 ; Penny *et al.* 2006). Aussi, considérant l'ampleur des travaux de terrassement liés à la réalisation du monumental plan d'ensemble du Bakong, apparaissait-il fort probable que les éventuelles occupations antérieures aient été entièrement oblitérées. Deux cas ont toutefois été rencontrés qui permettent de confirmer la présence d'installations antérieures. Le premier a été mis au jour en 2006 dans la moitié Sud de la partie orientale de l'enceinte extérieure, sous les remblais liés à l'installation du Bakong : la fouille y a révélé la présence d'un tertre ou d'une digue, formant un dôme observé sur 9,50 m de long, contenant quelques petits tessons de céramique à pâte noire (protohistorique ?) recueillis au tamisage, et dont l'origine anthropique est étayée par la présence à sa surface d'une fine couche litée de sable rose et gris, évoquant une occupation humaine (Pottier *et al.* 2006, p. 20). La plus importante installation qui soit antérieure au Bakong correspond au sanctuaire satellite sud-ouest de l'enceinte extérieure, dont la configuration particulière était apparue à la suite de la réalisation entre 1998 et 2000 d'un levé topographique de l'ensemble du Bakong. Ce petit sanctuaire, dont ne témoignent plus que quelques briques⁵² au centre – pillé – d'un tertre carré, est en effet le seul sanctuaire-satellite à comporter une douve périphérique et, donc, à ne pas être installé de plain-pied. Cette anomalie ainsi que sa position irrégulière suggéraient une éventuelle antériorité de ce sanctuaire sur l'installation de la douve extérieure du Bakong et, au-delà, sur le Bakong en général. Cette configuration laissait aussi espérer un terrain peu perturbé où des installations primitives auraient pu être préservées des travaux ultérieurs d'aménagement du site de Bakong, en particulier lors du remblaiement général et du creusement de la douve extérieure et des bassins. Les fouilles réalisées en 2004 ont confirmé que la construction du tertre et le creusement de sa douve avaient précédé l'établissement de l'enceinte extérieure du Bakong et de ses remblaiements, sans toutefois permettre de dater l'installation première ni de mettre au jour des traces d'occupations associées (Pottier *et al.* 2004, p. 8-10, 31-41).

L'ancienneté de Hariharālaya

Même ténus, les vestiges d'installations antérieures découverts dans l'emprise du plan d'ensemble du Bakong montrent un environnement déjà au moins partiellement anthropisé qui s'accorde bien avec la concentration des vestiges préangkoriens identifiés dans la région. Les premiers inventaires et les recherches des années 1930 avaient en effet mis au jour plusieurs vestiges préangkoriens à Roluos. P. Stern en avait proposé une première chronologie stylistique, fortement influencée par l'histoire de Jayavarman II et fondée sur la comparaison avec les sites des environs d'Ak Yum et du Kulen (Stern 1938). Il avait notamment étudié des vestiges préangkoriens à Kôk Svay Pream et en réemploi à Trapeang Phong et Prei Prasat (considérés comme relevant d'une première période associée au style de Prei Khmeng), mais aussi des vestiges en place dans ces deux derniers sites ainsi

52. M. Glaize y dégage en juillet et en août 1944 les vestiges d'une « plate-forme en briques redentée, d'environ 6,00 m x 6,00 m, avec fragments de piédestal » (Glaize 1937-1944 ; plan CA_2017 joint au rapport d'octobre 1944).

qu'à Prasat Olok et Hê Phka (associés à une seconde période, du style de Kompong Preah)⁵³. À la recherche de l'apparition de la cité hydraulique dès la fin des années 1950, Bernard Philippe Groslier avait étudié les vestiges de Roluos en y observant une organisation préangkorienne 'cellulaire' et une typologie de 'terramare' illustrée par les sites de Trapeang Phong, de Toteung Thngai, des Prasat Olok, Kôk Daung, O Kaek, Kôk Svay Pream et, plus à l'ouest, au Prasat Hê Phka, ainsi qu'au Prasat Chapou Teng au nord de Lolei (Groslier 1998, p. 38-39). Malgré l'ampleur des aménagements monumentaux postérieurs, c'est donc une dizaine de sites dans la région de Roluos, auxquels on rattache des concentrations singulières de terre-pleins, qui dessinent une aire correspondant peu ou prou à ce que fut probablement la première agglomération de Hariharālaya. On a proposé ailleurs que ce nom même ait pu provenir à l'origine de l'important temple de Trapeang Phong, dont les fouilles ont montré une ancienneté comparable à celle de Prei Khmeng – remontant aux débuts de l'indianisation dans la région, soit aux environs du *vi*^e siècle, ou au plus tard dans la première moitié du *vii*^e siècle (Pottier 2005 ; Pottier & Bolle 2009 : 69, 83, 88). On ne peut à ce stade généraliser à partir du seul cas de Trapeang Phong. En effet, à Angkor, des datations épigraphiques et radiométriques suggèrent qu'on réexamine avec précaution l'emploi chronologique des 'styles', quitte à revoir à la hausse l'ancienneté de certains (comme le 'style' de Kompong Preah, qui était probablement déjà en vigueur dès la fin du *vii*^e siècle) ou à reconsidérer celui de Prei Khmeng (ce temple éponyme révèle l'existence d'éléments de styles divers, allant de celui de Sambor Prei Kuk à celui de Kompong Preah) (Pottier & Bolle 2009, p. 82-83). Dans ce contexte, il demeure délicat de dater précisément les vestiges préangkoriens de la région de Roluos, mais on peut raisonnablement avancer qu'ils sont apparus dès le *vii*^e siècle, et se sont développés jusqu'à la réalisation du plan monumental du Bakong dans la seconde moitié du *viii*^e siècle. Cette période d'un siècle et demi coïncide bien avec la fourchette de datation paléographique avancée précédemment pour notre nouvelle inscription découverte à Bakong, confirmant donc que c'est à la première période de Hariharālaya qu'on peut la rattacher.

Pour finir, on ne saurait être entièrement surpris par la découverte de cette nouvelle inscription en réemploi dans la tour n° 19 du Bakong, si tant est qu'il est exceptionnel de retrouver à Angkor des témoignages aussi anciens, les installations les plus vieilles d'Angkor ayant été largement oblitérées par l'ampleur des aménagements angkoriens et de leurs remblaiements associés. On voit volontiers dans cette découverte opportune un témoignage supplémentaire qui renforce la place de la région d'Angkor, Hariharālaya comprise, dans l'histoire du Cambodge ancien, bien avant 'Angkor'.

53. P. Stern propose une troisième période, 'au retour des Kulen', et en voit des vestiges à Trapeang Phong, Kôk Svay Pream, Prasat Olok, Kôk Daung, Kandol Dom Sud, Prei Monti, Prasat O Kaek et Kuk Treang. Outre que, depuis leurs dégagements, les cinq derniers sites semblent plutôt se rattacher à la période 'classique' de Roluos, il est probable que cette période recouvre les premières réalisations du Bakong.

ABRÉVIATIONS

- DAK* : cf. JENNER 2009a.
DPAK : cf. JENNER 2009b.
DSF : cf. STCHOUPAK, NITTI & RENOU 1932.
IC : cf. CÆDÈS 1937-1966.
LS : cf. LONG SEAM, s. d.
MW : cf. MONIER-WILLIAMS 1899.
NIC : cf. POU 2001 et 2011.
VK : cf. Institut bouddhique 1968.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTELME, Michel & BRU-NUT, Hélène Suppya
 2001 *Dictionnaire français-khmer*, Paris, Langues & Mondes-L'Asiathèque.
- BAPTISTE, Pierre & ZÉPHIR, Thierry
 2008 *L'Art khmer dans les collections du musée Guimet*, Paris, éd. de la Réunion des musées nationaux.
- BARAZER-BILLORET, Marie-Luce, DAGENS, Bruno & LEFÈVRE, Vincent
 2009 *Dīptāgama, édition critique. Tome III, chapitres 63 à 111. Appendice et index, avec la collaboration de S. Sambandha Śivācārya et la participation de Christèle Barois*, Pondichéry, Institut français de Pondichéry (Collection Indologie n° 81/3).
- BILLARD, Roger & EADE, John Christopher
 2006 « Dates des inscriptions du pays khmer », BEFEO 93, p. 395-428.
- BOISSELIER, Jean
 1952 « Běñ Mālā et la chronologie des monuments du style d'Ankor Vāt », BEFEO 46/1, p. 187-238.
- BRUGUIER, Bruno
 1994 « Le Prasat Ak Yum. État des connaissances », dans François BIZOT (éd.), *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, Paris, École française d'Extrême-Orient (Études Thématiques n° 1), p. 273-296.
- CÆDÈS, George
 1924 « Études cambodgiennes, XVIII. L'extension du Cambodge vers le sud-ouest au VII^e siècle (Nouvelles inscriptions de Chantaboun) », BEFEO 24, p. 352-358.
 1937-1966 *Inscriptions du Cambodge, éditées et traduites*, 8 vol., Hanoi / Paris, École française d'Extrême-Orient (Collection de textes et documents sur l'Indochine n° 3).

DALSHEIMER, Nadine

2001 *Les collections du musée national de Phnom Penh. L'art du Cambodge ancien*, Paris, École française d'Extrême-Orient / Magellan.

GLAIZE Maurice

1937 « Conservation d'Añkor » [Rapports sur les travaux de Bakong], dans « Chronique de l'année 1937 », BEFEO 37, p. 629-632.

1942 « Conservation d'Añkor » [Rapports sur les travaux de Bakong], dans « Chronique de l'année 1942 », BEFEO 42, p. 223-225.

1937-1944 *Rapports de la Conservation d'Angkor*, Paris, archives EFEO [documents dactylographiés].

GROSLIER, Bernard Philippe

1998 « Travaux dans la région de Rolûos. Mission Groslier : rapport préliminaire, janvier-juin 1958 », dans *Mélanges sur l'Archéologie du Cambodge, textes réunis par Jacques Dumarçay*, Paris, École française d'Extrême-Orient (Réimpression n° 10), p. 33-50.

Institut bouddhique

1968 *Vacananukram Khmaer. Dictionnaire cambodgien, par Samtec Braḥ Saṅgharāj Gaṇa: Mahānikāy Chuon Nat Jotaññāṇo*, 2 vol., Phnom Penh, éd. de l'Institut bouddhique [5^e édition].

JACQUES, Claude

2006 « History of the Phnom Bakheng Monument », dans *Phnom Bakheng Workshop on Public Interpretation. Angkor Park, Siem Reap, Cambodia: December 4-6 2005*, Phnom Penh, Center for Khmer Studies, p. 22-40.

JENNER, Philip N.

2009a *A Dictionary of pre-Angkorian Khmer*, Canberra, Australian National University (Pacific Linguistics n° 597).

2009b *A Dictionary of Angkorian Khmer*, Canberra, Australian National University (Pacific Linguistics n° 598).

LONG Seam

s. d. *Dictionnaire du khmer ancien (d'après les inscriptions du Cambodge des vi^e-viii^e siècles)*, Phnom Penh, Phnom Penh Printing House.

LUNET DE LAJONQUIÈRE, Étienne

1911 *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome 3, Paris, École française d'Extrême-Orient (publications de l'École française d'Extrême-Orient n° 9).

MONIER-WILLIAMS, M.

1899 *A Sanskrit-English dictionary*, Oxford, Clarendon Press [rééd. 1990, Delhi, 10^e tirage].

- PENNY, Dan, POTTIER, Christophe, FLETCHER, Roland, BARBETTI, Mike, FINK, David & HUA Qua
 2006 « Vegetation and land-use at Angkor, Cambodia: a dated pollen sequence from the Bakong temple moat », *Antiquity* 80, p. 599-614.
- POTTIER, Christophe
 1996 « Notes sur le Bakong et son implantation », BEFEO 83, p. 318-326.
 1999 *Carte archéologique de la région d'Angkor-Zone Sud*, thèse de doctorat sous la direction de Bruno DAGENS, 3 vol., université Sorbonne Nouvelle – Paris III (UFR Orient et Monde arabe).
 2005 « Travaux de recherche récents dans la région d'Angkor », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, année 2003, vol. 147, n° 1, p. 427-449.
- POTTIER, Christophe & BOLLE, Annie
 2009 « Le Prasat Trapeang Phong à Hariharâlaya : histoire d'un temple et archéologie d'un site », *Aséanie* 24, p. 61-90.
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, LLOPIS, Eric, SOUTIF, Dominique, CHEA Socheat, SUM Sang, HENG Komsan & PHOENG Dara
 2008 « Bakong, soixante ans après », dans Jean-Pierre PAUTREAU, Anne-Sophie COUPEY, Valéry ZEITOUN & Emme RAMBAULT (éd.), *From Homo Erectus to the living traditions. Choice of papers from the 11th International Conference of the EurASEEA, Bougon, 25th–30th September 2006*, Chiang Mai, Siam Ratana, p. 244-250.
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, CHHEM, Rethy K., DEMETER, Fabrice, GABILLAULT, Christophe, GUÉRIN, Alexandrine, THAN Heng, CHAN Khieu, LATINIS, Kyle, MAH-BOER, Tessa Simone, STULEMEIJER, Roeland, WATANASAK Manas & YAM Seila
 2004 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2004*, EFEO, 145 p. [non publié].
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, LLOPIS, Eric, SOUTIF, Dominique, TAN, Cyril, CHEVANCE, Jean-Baptiste, KONG Vireak, CHEA Socheat, SUM Sang, DEMETER, Fabrice, BACON, Anne-Marie, BOUCHET, Nicolas, SOUDAY, Caroline & FRELAT, Mélanie
 2005 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2005*, EFEO, 133 p. [non publié].
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, SOUTIF, Dominique, CHEVANCE, Jean-Baptiste, CHEA Socheat, SUM Sang, HENG Kamsan, DEMETER, Fabrice, BOUCHET, Nicolas, SOUDAY, Caroline, FRELAT, Mélanie, VOEUN Vuthy, SENG Sonetra, DANTEC, Erwan & BEAUFEIST, Maric
 2006 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2006*, EFEO, 483 p. [non publié].

- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, DESBAT, Armand, DUPOIZAT, Marie-France, FRELAT, Mélanie, SOUTIF, Dominique, CHEVANCE, Jean-Baptiste, KONG Vireak, PHON Chea Kosal, PHOENG Dara, VIERSTRAETE, Alice, BRUNEAU, Evelise & CHMIELCZYK, Katia
2007 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2007*, EFEO, 49 p. [non publié].
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, DESBAT, Armand, DUPOIZAT, Marie-France, CHEA Socheat, DARA Phoeung, KOSAL Chea, FARAGO, Bernard, FRELAT, Mélanie, VIERSTRAETE, Alice, BRUNEAU, Evelise, TAING Manica, GODIN, Anthony & GUERINET, Aurélie
2008 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2008*, EFEO, 28 p. [non publié].
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, DESBAT, Armand, CHEA Socheat, DUPOIZAT, Marie-France, VIERSTRAETE, Alice, BEUKEN, Adeline, BRUNEAU, Evelise & PENNY, Dan
2009 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2009*, EFEO, 112 p. [non publié].
- POTTIER, Christophe, BOLLE, Annie, DESBAT, Armand, FARAGO-SZEKERES, Bernard, NAULEAU, Nicolas, PICHON, Michel, LAFONT, Samantha, HONG Ranet, BANO Maksim, SAN Kosal, KIM SENG Pheakdey, OU Kongkea, VAN Sary, UONG Sovanna & YORN Sothearith
2012 *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien* [MAFKATA]. *Rapport de la campagne 2012*, EFEO, 28 p. [non publié].
- POTTIER, Christophe, DESBAT, Armand, DUPOIZAT, Marie-France & BOLLE, Annie
2012 « Le matériel céramique à Prei Monti (Angkor) », dans Vincent LEFÈVRE (dir.), *Orientalismes. De l'archéologie au musée. Mélanges offerts à Jean-François Jarrige*, Turnhout, Brepols, p. 291-317.
- POTTIER, Christophe & LUJÁN-LUNSFORD, Rodolfo
2005 « De brique et de grès : précisions sur les tours de Prah Kô », BEFEO 92, p. 457-495.
- POU, Saveros
1984 « Lexicographie vieux khmer », *Seksa khmer* 7, p. 67-178.
2001 *Nouvelles inscriptions du Cambodge. II et III. Traduites et éditées*, Paris, École française d'Extrême-Orient.
2004 *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais. An Old Khmer-French-English Dictionary. Vacanānukram khmaer cas'-paramn-angles*, Paris, L'Harmattan, 2^e édition [1^{re} édition 1992 + supplément].
2011 *Nouvelles inscriptions du Cambodge. Volume IV*, Paris, L'Harmattan.
- SHORTO, Harry Leonard
1971 *A dictionary of the Mon inscriptions from the sixth to the sixteenth centuries, incorporating materials collected by the late C. O. Blagden*, London / New York, Oxford University Press (London oriental series, v. 24).

SOUTIF, Dominique

2009a *Organisation religieuse et profane du temple khmer du VII^e au XIII^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Michel JACQ-HERGOUALC'H, 3 vol., Paris, université Sorbonne Nouvelle – Paris III.

2009b « À propos de trois possibles attributs mobiles dans les inscriptions khmères », *Sikṣācakr* 11, p. 22-42 [paru en 2012].

STCHOUPAK, Nadine, NITTI, Luigia & RENOUE, Louis

1932 *Dictionnaire sanskrit-français*, Paris, Adrien-Maisonneuve [rééd. 1990, 6^e tirage].

STERN, Philippe

1938 « Hariharālaya et Indrapura », *BEFEO* 38/1, p. 175-197.

TROUVÉ, Georges

1934-1935 *Rapports de la Conservation d'Angkor*, Paris, archives EFEO [documents dactylographiés].

Fig. 1 : Premier fragment de l'inscription
K. 1278 (NSAM.2011.331)
(cliché CIK-EFEO).

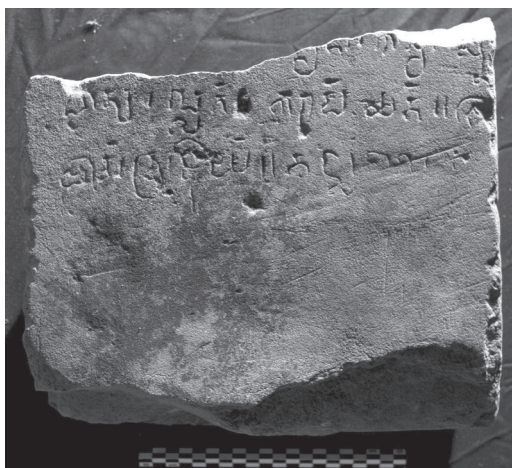


Fig. 2 : Second fragment de l'inscription
K. 1278 (NSAM.2011.332)
(cliché CIK-EFEO).

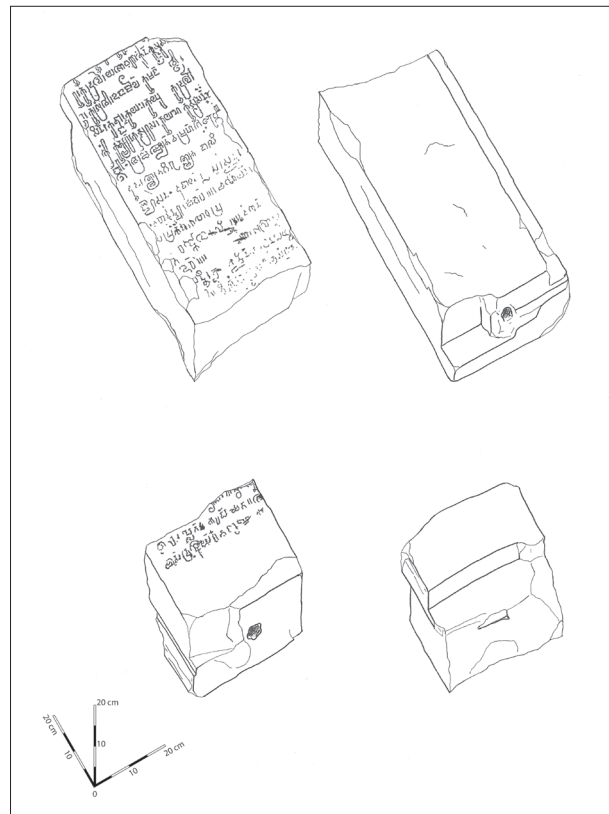


Fig. 3 : Perspective isométrique des fragments (recto et verso) (relevé et dessin de Samantha Lafont).

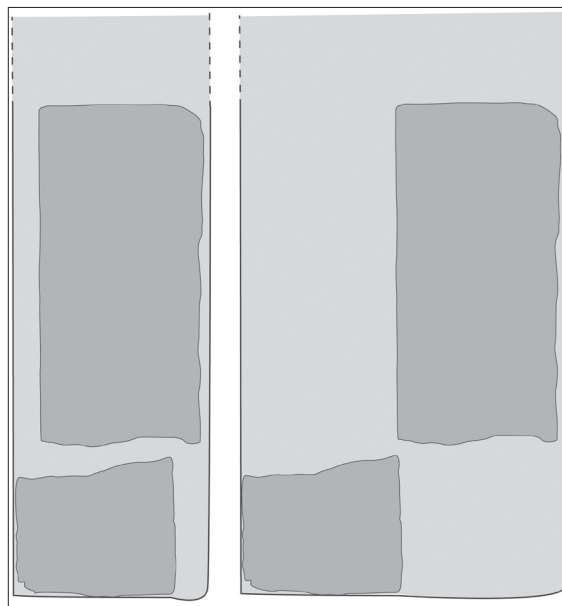


Fig. 4 : Schémas d'assemblage des fragments (Dominique Soutif).